

LES CROYANCES À L'HEURE D'INTERNET

Gérald Bronner¹

Internet suscite beaucoup d'espoirs et de craintes. Certains prétendent que cet outil sera favorable à l'émergence de sociétés de la connaissance à condition de réduire préalablement la fracture numérique et cognitive. Cet article prend prétexte de cette idée pour évaluer quels sont les réels rapports de force qui se jouent entre croyances et connaissances sur la toile. Il montre d'une part que l'amplification de la diffusion de l'information est favorable à l'expression du biais de confirmation qui est un des mécanismes fondamentaux de la pérennité des croyances. Il souligne, d'autre part, qu'Internet est un marché cognitif très sensible à la structuration de l'offre et donc à la motivation des offreurs, ce qui confère un avantage décisif à l'empire des croyances contre celui de la connaissance. Ce dernier point est mesuré dans cet article de façon quantitative sur des thèmes de croyances diverses.

Comme de nombreuses innovations technologiques majeures, Internet a suscité bien des craintes et des espoirs. Je ne ferai que constater que le Web, parce qu'il permet une massification exponentielle de la diffusion de l'information et "potentiellement" une accessibilité sans

1 Gérald Bronner est Professeur de sociologie, à l'Université Paris Diderot (Paris 7), LIED (Laboratoire interdisciplinaire des énergies de demain).

coût à cette information pour tous, a paru, à certains, pouvoir donner corps au programme de la “société de la connaissance”. Cette notion, qui a été utilisée pour la première fois par Drucker (1969) et a de nombreuses fois été reprise et approfondie (par exemple, par Mansell & Wehn, 1998 ; Stehr, 1994), se fonde sur une constatation : les mutations de nos systèmes de productions ont conduit nos sociétés à considérer le savoir et l’innovation comme les facteurs clés du développement économique et l’accessibilité pour tous à ce savoir, comme l’enjeu fondamental de notre avenir démocratique. La théorie de la société de la connaissance se veut à la fois analyse et projet politique. De ce point de vue, on peut considérer le rapport mondial de l’UNESCO, *Vers les sociétés du savoir*, (Bindé, 2005) – qui reprend cette notion à son compte et milite en faveur des sociétés de la connaissance – comme une sorte de manifeste.

Ce rapport se fonde essentiellement sur une analyse en deux points. Il constate, d’une part, l’existence d’une “fracture numérique”, c’est-à-dire l’inégalité d’accès aux sources, aux contenus et aux infrastructures de l’information entre les sociétés et à l’intérieur même de ces sociétés. Cette fracture numérique empêcherait l’essor des sociétés du savoir. Il serait donc urgent, non seulement pour servir les valeurs démocratiques, mais encore pour favoriser partout l’essor économique, de la réduire.

D’autre part, précise ce rapport, cet effort serait nécessaire mais pas suffisant car : « La transformation d’une information en savoir suppose un travail de réflexion. En tant que telle, une information n’est qu’une donnée brute, la matière première de l’élaboration d’un savoir » (Bindé, 2005, p. 47). Il faut donc prendre acte de l’existence d’une “fracture cognitive” qui qualifie l’inégalité des individus (essentiellement en raison d’un différentiel de niveau d’éducation) face à « la maîtrise de certaines compétences cognitives, critiques et théoriques, dont le développement est précisément l’objet des sociétés du savoir » (Bindé, 2005, p. 47). Cette maîtrise permettrait à l’individu, selon les auteurs du rapport, de s’orienter dans la mer de l’information pour trouver la terre ferme de la connaissance. On n’a aucun mal à éprouver de la sympathie pour les intentions morales et politiques de ce programme, mais on n’est pas obligé de les accepter sans en discuter les analyses.

Le diagnostic du rapport de l’Unesco paraît discutable si l’on tient compte des mécanismes de concurrence réelle entre les produits de la connaissance et ceux de la croyance. Comment distinguer l’une de

l'autre ? La question des rapports entre croyance et connaissance est complexe : on peut explorer bien des éléments de démarcation entre ces objets cognitifs. J'ai considéré ailleurs (Bronner, 2003, 2006) que si l'une et l'autre pouvaient être distinguées selon un critère "ontologique" (probabilité de vérité d'un énoncé) et "psychologique" (complétude de l'argumentation que l'individu est capable de recruter pour défendre son adhésion), elles avaient des frontières poreuses et décrivaient plutôt un continuum que des territoires incommensurables.

Les besoins méthodologiques de cet article me conduisent à avoir une approche plus restrictive des notions de connaissance et de croyance. Le but est de mesurer le rapport de force entre des énoncés impliquant des réalités psychosociales différentes. Ceci me permettra de proposer une évaluation claire de la concurrence existante, sur le marché cognitif, entre produits de la connaissance "orthodoxe" et produits de la croyance en admettant, dans la sphère de la connaissance, les propositions qui font l'objet d'un consensus au moins relatif dans la communauté scientifique. Je n'aurai pas besoin de trancher la question de la vérité de ces énoncés, il est évident que l'histoire des idées montre facilement que les "vérités scientifiques" sont parfois provisoires. Pour ne prendre qu'un exemple parmi les croyances dont je testerai la présence sur Internet (le monstre du Loch Ness) : qui sait si, un jour, on ne découvrira pas qu'il existe bel et bien une sorte de dinosaure à nageoires dans les eaux d'un lac écossais ? Il ne s'agit pas de considérer comme vrais des énoncés parce que la communauté scientifique les considère comme tels "jusqu'à preuve du contraire" et de soutenir une position qui ait quoique ce soit de constructiviste, mais de concevoir qu'il existe des propriétés particulières aux produits de la connaissance qu'il n'entre pas dans mon sujet d'exposer ici. Mon but est de proposer une comparaison effective entre deux types d'offre cognitive : celles qui font l'objet d'un consensus scientifique et celles que, par commodité, j'appellerai croyances (mais que l'on pourrait nommer propositions considérées comme douteuses ou fausses par la majorité de la communauté scientifique). Il s'agit donc de répondre à cette question essentielle : Internet favorise-t-il l'expression de la connaissance considérée comme orthodoxe ou bien l'inverse ?

1. Confirmation de la croyance

Il est devenu banal de rappeler que la légitimité des grands systèmes idéologiques et religieux qui, pendant longtemps, assurèrent une certaine

homogénéité représentationnelles dans nos sociétés est largement contestée. Leur légitimité oligopolistique plus qu'affaiblie, le marché a mécaniquement vu apparaître une foultitude de propositions parcellisées. Cette balkanisation des représentations dans les sociétés contemporaines permet aux individus de composer, en quelque sorte, "sur mesure" des systèmes de négociation avec le monde. Cette libre composition ne rencontre donc pas toujours l'expression de la pure connaissance. Elle est rendue aisée par la présence plurielle des propositions cognitives sur le marché et par leur plus grande accessibilité. On peut aisément aujourd'hui adhérer à une représentation du monde tendant vers l'idiosyncrasie et convoquant, par exemple, un peu de christianisme, un peu de bouddhisme, quelques éléments de mythologie conspirationniste tout en croyant que notre santé est gouvernée par des ondes et en revendiquant, cependant, un certain esprit rationaliste. La conséquence la moins visible et pourtant la plus déterminante de cet état de fait est que toutes les conditions sont alors réunies pour que le biais de confirmation puisse donner la pleine mesure de ses capacités à nous détourner de la vérité. De toutes les tentations inférentielles qui pèsent sur la logique ordinaire, le biais de confirmation est sans doute celui qui est le plus déterminant dans les processus qui pérennisent les croyances. C'est cette tendance de l'esprit qui tend à nous faire tester les énoncés auxquels nous adhérons par des confirmations plutôt que des infirmations.

On en trouve déjà une description sous la plume de Bacon dans l'aphorisme 46 du *Novum Organum* :

L'entendement humain, une fois qu'il s'est plu à certaines opinions (parce qu'elles sont reçues et tenues pour vrai ou qu'elles sont agréables), entraîne tout le reste à les appuyer ou à les confirmer ; si fortes et nombreuses que soient les instances contraires, il ne les prend pas en compte, les méprise, ou les écarte et les rejette par des distinctions qui conservent intacte l'autorité accordée aux premières conceptions, non sans une présomption grave et funeste. (Bacon, 1986, aphorisme 46)

Les exemples illustrant cette tendance de l'esprit sont nombreux, mais celui de la psychose collective qui gagna la ville de Seattle à la fin des années 1950 me paraît très illustratif. La rumeur publique, en effet, affirmait à cette époque, que l'on trouvait de plus en plus de pare-brise d'automobiles grêlés par de petites fêlures. Ce mystère occupa un moment les esprits et prit une telle ampleur que le Président Eisenhower,

à la demande du gouverneur de l'État, crut bon de mobiliser une équipe d'experts afin d'éclaircir ce mystère. Deux argumentations s'affrontaient, qui cherchaient à donner un sens à ce phénomène.

Selon la première théorie, on avait affaire aux conséquences d'essais nucléaires soviétiques qui avaient pollué l'atmosphère, et des retombées de cette pollution sous la forme d'une fine pluie corrosive pour le verre.

La deuxième théorie mettait en accusation les grands travaux de réaménagements des réseaux routiers lancés par le gouverneur Rosollini. Ce programme d'autoroute était censé engendrer des projections fréquentes de gouttes d'acide provenant du revêtement très récent du macadam, et favorisées par le climat humide qui régnait sur le Puget Sound.

Les enquêteurs furent bien inspirés de ne pas prêter trop d'attention à ces explications. Ils cherchèrent à savoir pourquoi les citoyens de la ville de Seattle prétendaient que les pare-brise de leurs voitures étaient grêlés. Ils découvrirent alors que les pare-brise n'étaient pas plus endommagés à Seattle que dans une autre ville, et que le nombre de ceux qui l'étaient n'était pas en augmentation. En fait, à mesure que la rumeur progressait dans la ville, ses habitants s'étaient mis à faire ce qu'ils ne faisaient évidemment pas d'ordinaire : ils avaient examiné avec beaucoup de minutie le pare-brise de leur véhicule, et avaient donc pu voir qu'il était effectivement parfois strié de petits éclats ; mais, comme le dirent les experts, ce n'était là rien d'autre que la conséquence naturelle, et généralement inaperçue, de l'usure de leur véhicule. Watzlawick a donc eu raison de faire remarquer, à propos de cette affaire, que : « Ce qui avait éclaté à Seattle était une épidémie non de pare-brise grêlés, mais de pare-brise examinés » (1978, p. 81). Les habitants de Seattle, plutôt que de vérifier si leur pare-brise était bien grêlé, confirmant en ceci la croyance, auraient pu observer les pare-brise de villes voisines et constater que cette croyance était infirmée. Cette démarche leur aurait sans doute permis de ne pas adhérer à cette croyance fautive ; elle était évidemment plus coûteuse, mais surtout elle n'était pas du tout dans la ligne de notre logique ordinaire qui veut que nous cherchions tout ce qui peut confirmer nos croyances, plutôt que ce qui pourrait les infirmer.

Parce que les croyances proposent souvent des solutions qui épousent les pentes naturelles de l'esprit, elles produiront souvent un effet cognitif qui sera très avantageux au regard de l'effort mental impliqué.

Une fois une idée acceptée, les individus, comme le montrent par exemple Ross, Leeper et Hubbard (1975) et Ross et Leeper (1980) persévéreront généralement dans leur croyance. Ils le feront d'autant plus facilement que la diffusion accrue et non sélective de l'information rendra plus aisée et plus probable la rencontre de "données" confirmant leur croyance. Ce que révèle le Web ce n'est pas une nouvelle façon de penser, mais une façon très ancienne (biais de confirmation) de réfléchir au contraire.

On comprend que plus le flot d'informations est important, plus la probabilité de pouvoir trouver un énoncé qui confirme n'importe quelle croyance est importante elle aussi. Quelqu'un croit-il que la CIA a fomenté les attentats du 11 septembre ? Il trouvera grâce à n'importe quel moteur de recherche sur Internet, et en quelques instants, des centaines de pages lui permettant d'affermir sa croyance.

Si l'on tient compte de ce mécanisme de recherche sélectif de l'information, on n'aura aucun mal à comprendre que, *ceteris paribus*, la diffusion non-sélective de toutes sortes de données est de nature à amplifier le biais de confirmation et donc la pérennité de l'empire des croyances, ce qui constitue un paradoxe remarquable de notre contemporanéité informationnelle. Mais il y a plus, et quelque chose que ne semblent pas avoir bien vu encore les différents commentateurs de la culture Internet, c'est qu'il s'agit d'un marché cognitif hypersensible à la structuration de l'offre et, mécaniquement, à la motivation des offreurs. C'est l'un des facteurs principaux de l'organisation de la concurrence cognitive sur ce marché.

2. Une offre avantageuse pour les croyances

Internet ne véhicule pas que des idées fausses ou douteuses, on peut y trouver, bien entendu toutes sortes d'informations fiables, et c'est un outil précieux. Jusqu'à présent, nous avons vu que la diffusion non sélective de l'information était favorable à l'expression du biais de confirmation ; une question cruciale reste dans l'ombre : est-il possible de se faire une

idée de la nature de la concurrence qui caractérise la coexistence sur ce marché de produits contradictoires ?

Une façon d'éclairer cette question est de se demander ce qu'un internaute, sans idée préconçue sur un sujet, risque de rencontrer sur Internet comme opinion relative à un thème donné, vecteur de croyances. On sait que, parmi les moteurs de recherche, *Google* a conquis une position prééminente. Ceci m'a incité à utiliser ce moteur pour simuler la façon dont un internaute moyen pouvait accéder à une certaine offre cognitive sur quatre sujets : l'astrologie, le Monstre du Loch Ness, les cercles de culture (*crop circles*) et la psychokinèse.

Ces quatre types de propositions m'ont paru intéressants à tester dans la mesure où ils recouvrent des domaines de crédulité bien différents – et donc un grand nombre de sites de sensibilités variées – et permettent d'espérer éviter de rencontrer des communautés de croyants trop homogènes. Ces thèmes ont été choisis aussi parce que l'orthodoxie scientifique conteste la réalité des croyances qu'ils inspirent. C'est vrai pour la psychokinèse, le Monstre du Loch Ness, les cercles de culture conçus comme des signes extra-terrestres, ou encore de l'astrologie. Ces quatre thèmes offrent donc un poste d'observation intéressant pour évaluer le rapport de force sur ce marché cognitif entre des informations considérées comme orthodoxes par la communauté scientifique et d'autres qui ne le sont pas et que je considérerai pour cette raison, comme des croyances, non pour les disqualifier – il n'est pas besoin d'examiner la question de la vérité de ces énoncés ici comme je l'ai précisé en introduction –, mais pour mettre en exergue une réalité qui, sans cette distinction, se dissiperait. Pour le dire encore autrement, ce qu'il s'agira d'observer ici c'est la concurrence entre des types d'énoncés qui prétendent rendre compte des mêmes phénomènes – les uns pouvant se réclamer du consensus de l'expertise scientifique, les autres non – telle qu'elle peut être saisie par certaines traces qu'elle laisse sur la toile. Celles-ci ne sont, en aucun cas, une expression représentative de l'opinion publique en général ou de celle des internautes en particulier bien entendu ; elles donnent, en revanche, une idée de l'offre proposée par Internet à une demande d'information.

Seulement, le moteur de recherches propose souvent des centaines, voire des milliers de sites à propos de n'importe quel sujet et l'on sait que l'internaute n'en consulte jamais autant pour s'informer. J'ai donc limité

la recherche, pour la rendre réaliste, à ce que l'on sait du comportement de celui ou celle qui utilise un moteur de recherche (Donnat, 2008) : 65 % se contentent de consulter la première page (les dix premiers sites), 25 % s'arrêtent à la deuxième (les vingt premiers), seuls 5 à 10 % consultent ensuite la troisième page puis interrompent leur recherche. En d'autres termes, 95 % et plus des internautes ne dépassent donc pas les trente premiers sites référencés. Par ailleurs, 80 % d'entre eux saisissent deux mots-clés ou moins dans leur requête.

La procédure que j'ai choisie fut toujours la même. Parmi les milliers de sites mentionnés par le moteur de recherche, je n'ai retenu que ceux considérés comme pertinents par Google c'est-à-dire ceux évitant les répétitions, et parmi eux, les trente premiers. Par ailleurs, la recherche se faisait en utilisant toujours les entrées les plus courtes et les plus neutres possibles : "psychokinèse" ; "Monstre du Loch Ness" ; "astrologie" ; "cercles de culture".

Les trente premiers sites proposés sur thème par Google étaient ensuite classés en quatre catégories possibles :

- Les sites non pertinents : un site fut considéré comme non pertinent lorsque son contenu prenait prétexte d'un thème pour aborder un objet tout à fait différent.
- Les sites "neutres" : un site fut considéré comme neutre lorsqu'il ménageait une part aux argumentations contradictoires des propositions orthodoxes de la science et de celles qui ne le sont pas, quel que soit l'environnement du site.
- Les sites défavorables à la croyance : un site fut considéré comme sceptique soit lorsqu'il développait les seuls arguments ou points de vue défavorables à la croyance, soit lorsqu'il ne ménageait un espace aux arguments défendus par les croyants que pour mieux souligner leur inanité.
- Les sites favorables à la croyance : un site fut considéré comme favorable soit lorsqu'il développait les seuls arguments ou points de vue favorables à la croyance, soit lorsqu'il ne ménageait un espace aux arguments défendus par les sceptiques que pour mieux souligner leur inanité.

3. Les résultats par thème

La psychokinèse. La recherche sur le thème de la psychokinèse, entendu comme la capacité à influencer mentalement un objet, un processus ou un système sans l'utilisation de mécanismes ou d'énergies connue, s'est faite le 20/08/10 et le 23/08/10. Les sites favorables à l'hypothèse de l'existence de pouvoirs de l'esprit arrivent en tête devant les sites neutres, puis les sites défavorables. Ils représentent, si l'on ne tient compte que des sites prenant parti clairement, 74 % des opinions exprimées, contre 26 % pour les sceptiques.

Tableau 1 : Sensibilités des 30 premiers sites proposés par Google sur le thème de la psychokinèse

	Favorable	Défavorable	Neutre	Non pertinent
Psychokinèse	17 (74 %)	6 (26 %)	7	0

Le Monstre du Loch Ness. La recherche menée concernant le thème du Monstre du Loch Ness et évoquant l'hypothèse de l'existence d'une créature inconnue de la zoologie officielle ou, au minimum, considérée par elle comme disparue, dans les eaux du lac écossais, s'est faite le 13/07/10. On constatera que ce thème convoque un grand nombre de sites non pertinents (27 %) ce qui s'explique par la notoriété de cette créature légendaire. Elle inspire des fictions, des objets que certains sites relayent et qui sont sans rapport avec la croyance en elle-même. Ce sont les sites défendant la croyance qui arrivent en première position devant les sites non pertinents. Ils représentent, si l'on ne tient compte que des sites prenant partie clairement, 78 % des opinions exprimées, contre 22 % pour les sceptiques.

Tableau 2 : Sensibilités des 30 premiers sites proposés par Google sur le thème du monstre du Loch Ness

	Favorable	Défavorable	Neutre	Non pertinent
Monstre du Loch Ness	14 (78 %)	4 (22 %)	4	8

Les cercles de culture. La recherche menée concernant le thème des cercles de culture s'est faite du 19/07/2010 au 21/07/2010. Les cercles de culture, encore nommés *crop circles*, sont de grands cercles qui apparaissent mystérieusement, généralement dans des champs de blé. Ceux-ci peuvent être de simples cercles ou dessiner des figures plus complexes. Personne ne doute de la matérialité de ces phénomènes. Cependant, il en existe plusieurs interprétations concurrentes. La plus immédiate est celle du canular, d'autant que ces phénomènes, étant principalement apparus dans le Sud de l'Angleterre dans les années 1980, pouvaient facilement être reproduits artificiellement. D'ailleurs, en septembre 1991, deux artistes, Doug Bower et Dave Chorley prétendirent qu'ils étaient les auteurs de plus de deux cents crops circles depuis 1976. Ce sont les sites défendant la croyance selon laquelle ces cercles sont en fait des signes extra-terrestres qui arrivent en première position. Ils représentent, si l'on ne tient compte que des sites prenant partie clairement, 87 % des opinions exprimées, contre 13 % pour les sceptiques. On notera cependant que ce thème recueille le plus grand nombre de sites neutres. Même lorsque les dossiers sont proposés par des sites favorables à toutes sortes de croyances, il arrive fréquemment qu'ils expriment un avis mitigé et prudent, un peu comme pour la thèse de la psychokinèse, peut-être parce que, comme lui, il a donné lieu à des supercheries reconnues.

Tableau 3 : Sensibilités des 30 premiers sites proposés par Google sur le thème des cercles de culture

	Favorable	Défavorable	Neutre	Non pertinent
Cercle de culture	14 (87 %)	2 (13 %)	12	2

L'astrologie. La recherche menée concernant le thème de l'astrologie s'est faite le 12/07/10. Les enjeux économiques autour de ce thème expliquent sans doute le rapport de force très favorable à la croyance qu'on observe parmi les 30 premiers sites proposés par le moteur de recherche.

Tableau 4 : Sensibilités des 30 premiers sites proposés par Google sur le thème de l'astrologie

	Favorable	Défavorable	Neutre	Non pertinent
Astrologie	28 (97 %)	1 (3 %)	-	1

Le facteur économique, qui n'est pas à négliger, n'explique cependant pas le rapport de force toujours défavorable à la connaissance orthodoxe que l'on peut observer sur les quatre thèmes évalués, même lorsque ceux-ci ne convoquent pas d'enjeux d'intérêts évidents. En fait, Internet révèle des interactions informationnelles très particulières. La structuration de l'offre, notamment, est, sur certains sujets, largement plus dépendante de la motivation des offreurs que de celles des demandeurs, et surtout, de ceux qui seraient en mesure techniquement de constituer des offres concurrentielles et contradictoires. Pour l'exprimer autrement, les croyants sont généralement plus motivés que les non-croyants pour défendre leur point de vue et lui consacrer du temps. Pour cette première raison que la croyance est partie prenante de l'identité du croyant, il aura facilement à cœur de chercher de nouvelles informations affermissant son assentiment. Un conspirationniste, par exemple, cherchera à retenir quelques-uns des arguments qui permettent de croire que les attentats du 11 septembre ont été fomentés par la CIA. Le non-croyant sera souvent dans une position d'indifférence, il refusera la croyance, mais sans avoir besoin d'une autre justification que la fragilité de l'énoncé qu'il révoque. Ce fait est d'ailleurs tangible sur les forums. Parmi les 23 forums, tout thèmes confondus, qui ont été évalués, 9 ne peuvent être utilisés ici parce qu'ils relèvent de la catégorie « non-pertinent ». Parmi les 14 restants, 211 points de vue sont exprimés, 83 défendent le point de vue de la croyance, 45 la combattent et 83 sont neutres. Ce qui frappe à la lecture des forums, c'est que les sceptiques se contentent souvent d'écrire des messages ironiques, ils moquent la croyance plutôt qu'ils n'argumentent contre, alors que les défenseurs de l'énoncé convoquent des arguments certes inégaux (liens, vidéos, paragraphe copié/collé...), mais étayant leur point de vue. Parmi les posts proposés par ceux qui veulent défendre la croyance, 36 % sont soutenus par un document, un lien ou une argumentation développée, alors que ce n'est le cas que dans 10 % des cas pour les posts de "non-croyants".

Une seconde raison est que ceux qui seraient en mesure d'opposer des argumentaires robustes aux allégations des croyants n'ont pas beaucoup d'intérêt à le faire. Reprenons l'exemple de l'astrologie, n'importe quel astronome pourrait facilement faire la promotion de certaines des raisons qui conduisent à trouver les propositions astrologiques douteuses, certains ne s'en privent pas d'ailleurs. Mais la plupart du temps, ils ne se sentent pas plus qu'agacés par les allégations astrologiques, celles-ci ne représentent aucun danger pour eux, les combattre serait chronophage et sans intérêt institutionnel. Ils ont raison en un sens, mais la conséquence de leur démotivation est que les acteurs de l'astrologie, beaucoup plus résolus qu'eux, ont réussi à instaurer un oligopole cognitif paradoxal. On trouve beaucoup plus aisément leur point de vue sur Internet que celui de ceux qui pourraient facilement démontrer l'inanité des thèses astrologiques. C'est un fait qui était déjà avéré pour le marché du livre sans doute, mais qu'Internet amplifie dans la mesure où il réduit considérablement les coûts de l'offre.

L'exception à cette tendance vient des milieux rationalistes qui, pour des raisons de militance, trouvent une motivation suffisante pour consacrer du temps et de l'énergie mentale à s'opposer. Parmi l'ensemble des points de vue contestant les quatre croyances mentionnées, on en trouve 54 % qui sont émis par des sites rationalistes revendiqués (zététique, AFIS, sceptiques du Québec...).

Conclusion : un effet du paradoxe d'Olson

On peut voir dans cette situation une illustration du célèbre paradoxe d'Olson (1978). De quoi s'agit-il ? Ce sont ces situations où des individus ont un intérêt en commun, tout à gagner à agir collectivement, mais ne le font pas (c'est exactement la situation de la diffusion de la connaissance orthodoxe sur certains supports, notamment Internet). Pourquoi ? Parce que, explique Olson, beaucoup de ces individus comptent obtenir les bénéfices d'une revendication collective, sans avoir à en payer les coûts d'investissement (en termes de temps, d'énergie et même d'argent). C'est la stratégie du "laisser faire les autres". Chacun ayant intérêt à laisser faire les autres pour obtenir un rapport bénéfices/coûts très avantageux, cela aboutit à ce que beaucoup s'abstiennent d'agir, beaucoup trop pour espérer atteindre ce but collectivement désirable. Ces situations de paradoxe d'Olson sont toujours favorables à des groupes, même lorsqu'ils sont très minoritaires, qui sont motivés pour imposer leur point de vue. Et c'est

ainsi que la connaissance orthodoxe se retrouve paradoxalement mise en minorité sur bien des terrains. Je ne vois pas que le monde scientifique se saisisse de ce problème et s'engage désormais pied à pied dans cette concurrence. Je ne crois pas même que cela soit souhaitable pour l'intérêt général dans la mesure où ce temps serait nécessairement pris sur celui, précieux, de la production de connaissance.

Aussi peut-on penser que cet avantage concurrentiel dont bénéficient certains énoncés douteux sur le marché cognitif puise à la source de la motivation des croyants qui est supérieure à celles des sceptiques. Sans doute, lorsqu'il existe un débat social très vif sur une question, les non-croyants sont-ils parfaitement capables de se mobiliser et occuper leur espace naturel dans le débat public, mais la plupart du temps, tout se passe comme s'il existait une sorte de ventre mou dans notre rationalisme contemporain dans lequel les croyances se taillent allègrement un espace très conséquent et un peu paradoxal.

Références

- Ajzen, I., & Kruglanski, A. (1983). Bias and Error in Human Judgement. *European Journal of Social Psychology*, 13, 1-49.
- Bacon, F. (1986). *Novum Organum*. Paris : Presses universitaires de France.
- Bauerlein, M. (2008). *The Dumbest Generation*. Londres : Tarcher & Penguin.
- Bindé, J. (Éd.) (2005). *Vers les sociétés du savoir, Rapport mondial de l'Unesco*. Paris : Éditions UNESCO.
- Bouchayer, F. (avril 1986). Les usagers des médecines alternatives : itinéraires thérapeutiques, culturels, existentiels. *Revue française des affaires sociales*, numéro hors-série, 105-115.
- Boy, D., & Michelat, G. (1986). Croyances aux parasciences : dimensions sociales et culturelles. *La Revue française de sociologie*, 17, 175-204.
- Broch, H. (1989), *Le Paranormal*. Paris : Seuil.
- Bronner, G. (2003). *L'empire des croyances*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bronner, G. (2006). *Vie et mort des croyances collectives*. Paris : Hermann.
- Carr, N. (2008). *The Big Switch: Rewiring the World, from Edison to Google*. New York : W. W. Norton & Company.
- Cherkaoui, M. (2007). *Good Intentions – Max Weber and the Paradox of Unintended Consequences*. Oxford : Bardwell Press.
- Donnat, O. (2008). *Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*. Paris : La Découverte & Ministère de la Culture et de la Communication.

- Duval, M. (2002). *Un ethnologue au Mandarom*. Paris : Presses universitaires de France.
- Drucker, P. (1969). *The Age of Discontinuity. Guidelines to our Changing Society*. New York : Harper & Row.
- Etienne, B. (2005). *Les combattants suicidaires*. Paris : L'aube.
- Fiske, S.T., & Taylor, S.E. (1984). *Social cognition*. New York : Random House.
- Friedrich, J. (1993). Primary Detection and Minimization Strategies in Social Cognition: A Reinterpretation of Confirmation Bias Phenomena. *Psychological Review*, 100(2), 298-319.
- Gaschke, S. (2009). *Klick. Strategien gegen die digitale Verdummung*. Fribourg : Herder.
- Keen, A. (2007). *The Cult of the Amateur*. New York : Bantam.
- Krueger, A. (2007). *What Makes a Terrorist: Economics and the Roots of Terrorism*. Princeton : Princeton University Press.
- Launière de, C. (1980). Aux yeux de la science officielle, la parapsychologie n'a pas encore fait ses preuves. *Québec Science*, 1(19), 47-51.
- Lequèvre, F. (2002). L'astrologie. Dans R. Mahric (Éd.), *Guide critique de l'extraordinaire*. (pp. 155-180). Bordeaux : Les arts libéraux.
- Mansell, R., & Wehn, U. (1998). *Knowledge Societies: Information Technology for Sustainable Development. United Nations Commission on Science and Technology for Development*. New York : Oxford University Press.
- Olson, M. (1978). *La logique de l'action collective*. Paris : Presses universitaires de France.
- Renard, J.-B. (2010). Croyances fantastiques et rationalité. *L'Année Sociologique*, 60(1), 115-135
- Ross, L., Leeper, R., & Hubbard, M. (1975). Perseverance in Self-Perception and Social Perception: Biased Attributional Processes in the Debriefing Paradigm. *Journal of Personality and Social Psychology*, 32, 880-892.
- Ross, L., & Leeper, R. (1980). *The Perseverance of Beliefs: Empirical and Normative Considerations. News Directions for Methodology of Behavioral Science: Fallible Judgement in Behavioral Research*. San Francisco : Jossey-Bass.
- Roussiau, N., & Bonardi, C. (2001). *Les Représentations sociales*. Hayen : Mardaga.
- Ruby, C. L. (2002). Are Terrorists Mentally Deranged? *Analysis of Social Issues and Public Policy*, 2, 15-26.
- Sageman, M. (2004). *Understanding Terror Networks*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Simon, H. (1959). Theories and Decision-Making in Economics and Behavioral Science. *American Economic Review*, 49(3), 253-283.
- Simon, H. (1963). *Economics and Psychology. Psychology: A Study of Science*, t.VI, 685-723.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1989). *La Pertinence – communication et cognition*. Paris : Éditions de Minuit.
- Stehr, N. (1994). *Knowledge Societies: The Transformation of Labour, Property and Knowledge in Contemporary Society*. Londres : Sage.
- Stuppel, D. (1984). Mahatmas and Space Brothers: The Ideologies of Alleged Contact with Extraterrestrials. *Journal of American Culture*, 7, 131-139.
- Tapscott, D. (2008). *Grown up Digital*. New York : MacGraw-Hill.
- Tocqueville, A. de (1992). *De la démocratie en Amérique*, t. II. Paris : Gallimard.
- Watzlawick, P. (1978). *La réalité de la réalité*. Paris : Éd. du Seuil